



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Islamisme, soufisme, évangélisme : la guerre ou la paix / Zidane Meriboute
éd. Labor et fides, 2010
cote : 57.881

L'auteur traite largement du prosélytisme musulman et, dans une petite et dernière partie, du prosélytisme chrétien actuels.

Dans la partie consacrée à l'islamisme, M. Meriboute étudie le Wahhabisme, les Frères musulmans, le Salafisme, l'islam dans la diaspora occidentale et les mouvements terroristes comme Al-Qaïda. « *L'Islam libéral* » apparaît sous les formes du soufisme, du revivalisme et de l'ismaélisme. Avec beaucoup d'honnêteté, il ne passe pas sous silence les grandes divisions actuelles de l'islam dans le monde, notamment entre sunnites et chiïtes ; entre islamistes conciliants comme le Soudanais Al Tourabi (diplômé de la Sorbonne) qui autorise les mariages de musulmanes avec des « *gens du Livre* » (chrétiens et juifs) aussi bien qu'un corps d'imams femmes, et les salafistes qui le traitent d'apostat. Les regroupements internationaux dans l'*Organisation de la Conférence islamique* constituée de 57 États musulmans ou dans la *Ligue islamique mondiale* qui soutient des milliers d'associations islamiques dans le monde, et dont l'Arabie saoudite fut le créateur, arrivent difficilement à unifier les rangs.

Le retard des pays arabes du au tribalisme pérenne, à l'analphabétisme (40% des hommes, 70% des femmes, arabes), la faiblesse du PIB de l'ensemble des pays arabes qui n'atteint que le tiers de celui du seul Japon, le rapport accusateur du PNUD (2002) sur le développement humain dans le monde arabe avec ses déficits « *dans le savoir, la liberté et la condition féminine* », constituent un lourd bilan que regrette amèrement ce chercheur algérien.

Dans l'analyse portant sur « *l'islamisme politique médiéval* », on voit le rôle de Taqi ad-din Ibn Taymiyya (1263-1328), issu d'un milieu social privilégié d'Ulémas syriens. Le monde musulman était alors déstabilisé par les invasions mongoles. Le soufisme libéral et non conformiste se répandait dans les classes moyennes. Ces éléments contribuèrent à radicaliser Ibn Taymiyya, qui rédigea une série de fatwas appelant au « *réveil* » de l'islam salafî. En fait ce fut lui, le véritable père de l'islamisme politique médiéval. Dans son livre La politique théologique, il soutenait que « *la politique doit uniquement répondre à l'inspiration de Dieu* » et que le bon chef est celui qui met la puissance de l'Empire au service de la religion. Offerts aujourd'hui aux portes des mosquées européennes, les livres d'Ibn Taymiyya inspirent les mouvements salafistes non violents ou terroristes, Al Qaïda, le GSPC algérien, et bien sûr le Wahhabisme. Mohamed Ibn Abdel-Wahhab (1703-1792), ancêtre de l'actuel ministre

¹ 



Académie des sciences d'outre-mer

saoudien des Affaires religieuses, diffuse cette doctrine parmi les Bédouins du Nadj avec succès, car il s'était allié au clan des Ibn Saoud, émirs belliqueux. Le Wahhabisme fut d'abord une application régionale, sous l'Empire ottoman, du hanbalisme, le rite juridique le plus contraignant, puis, lorsque l'Arabie saoudite unifiée devint immensément riche, il soutint les mouvements jihadistes afghan, puis qā'idiste avec Ben Laden d'une famille yéménite résidant en Arabie, africain, maghrébin, moyen-oriental et jusqu'en Europe et en Amérique ; même en Chine, les musulmans « *yihewani* » sont adeptes du Wahhabisme.

De même les Frères musulmans ont essaimé dans tout le monde arabe et établi des « *refuges opérationnels* » en Europe, à Cologne (le Syrien Al Attar), à Genève (l'Égyptien Hani Ramadan), à Londres (Institut islamique fondé par le Pakistanais Kalim Saddiqui). En France, ils contrôlent l'Union des organisations islamiques de France (UOIF). Fondée par un instituteur égyptien, Hassan al-Bannâ (1906-1949) en 1928. Fondateur du mouvement international des Frères musulmans, Hassan al-Bannâ était favorable à la fois au renouveau et à l'adaptation de l'islam aux temps modernes. Pour instaurer un pouvoir islamique idéal, il proposait d'utiliser le levier de l'éducation islamique et la conscientisation des peuples. Hassan al-Bannâ était plus activiste que théoricien. Voulant créer un espace socio-économique qui permette à l'islamisme de prospérer, al-Bannâ convainquit son mouvement de « *s'approprier des écoles, des universités, des mosquées, des hôpitaux des services sociaux publics, des syndicats de professions libérales et des syndicats ouvriers* ».

Le théoricien radicaliste de ce mouvement est l'Égyptien Sayyed Qutb (1906-1966), longtemps emprisonné et pendu en prison. Ses appels à l'activisme, au jihad martyr font de lui le personnage central et incontournable de l'islamisme rigoriste contemporain. Il blâmait sévèrement les musulmans qui reconnaissaient la valeur réglementaire de la loi découlant d'une volonté humaine démocratique. Après sa mort, les idées de Sayyed Qutb furent diffusées en Arabie saoudite et dans les pays pétroliers du Golfe par son frère Mohammed Qutb. Les théories dites « *qutbistes* » se répandirent au sein de tous les mouvements islamistes du monde. Les pamphlets de Sayyed Qutb sont distribués dans les librairies islamiques et les mosquées d'Occident.

L'équivalent de cette Organisation en Inde fut la Jamaa Islami qui devait radicaliser les mouvements piétistes comme les Déobandis anticonfrériques. S'en inspirèrent le Hizb Al Tahrir, créé à Londres pour restaurer le Califat et développant des cellules activistes en Asie centrale (Ouzbékistan, Tadjikistan), ou le mouvement du « *Tabligh* » analogue en action aux Témoins de Jéhovah, et pratiquant un prosélytisme ambulatoire, habillés comme, le croient-ils, l'était le Prophète. Ils sont actifs dans les banlieues des grandes villes européennes et contribuent à la réislamisation vestimentaire de leurs coreligionnaires.

Depuis 2011 et son cortège de « *Révolutions arabes* », on voit « *l'islamisme* » prendre des colorations diverses, et particulièrement en Égypte et en Tunisie, où les Frères musulmans avec leur nouveau parti politique « *Liberté et Justice* » (sur le modèle de l'AKP turc) ou la « *Nahda* » affichent un certain désaccord avec leurs compatriotes salafistes. Pourtant leurs concepts politiques et leurs dogmes puisent aux mêmes sources, le Coran. Cependant les émules d'al-Bannâ se sont lancés dans la lutte politique citoyenne et ont accepté de participer au système électoral et à des formations ministérielles mixtes. Les salafistes ont développé des



Académie des sciences d'outre-mer

stratégies agressives, soutenant les milices « *takfiries* » (du mouvement égyptien « *Takfir wa higrā* ») coupables d'enlèvements, d'assassinats de civils y compris des enfants, comme en Algérie. Leur maître à penser, Cheikh Aboul Alaa Al Mawdoudi (1903-1979) d'une famille soufie indienne, forgea, dès les années 1920, une idéologie basée sur l'antagonisme entre les communautés hindoues et musulmanes d'Asie et soutint le noyau de la revendication identitaire des musulmans du sous-continent indien. Contrairement à son compatriote Jinnah, il proposa la création d'un État « *théo-démocratique* » pakistanais et s'allia aux couches moyennes islamiques de l'Inde. Après la partition de ce pays, il s'opposa aux idées laïco-nationalistes de Jinnah. Ainsi, a été instrumentalisée la notion du Jihad. La jurisprudence (« *fiqh* ») exige que le jihad soit accompli sous l'égide d'un souverain musulman qui doit réunir les qualités requises (savoir, piété, compétence) afin de combattre jusqu'à la libération des terres islamiques de l'emprise des infidèles. Ainsi Ben Laden prétendit avoir acquis cette respectabilité morale et théologique pour s'imposer en cheikh juridiquement habilité à déclarer le jihad.

Parlant de la diaspora, l'auteur cite la recension par notre confrère Maurice Faivre parue dans Mondes et Cultures (tome LXIII, 2003) de l'ouvrage du berbériste Jean Servier décrivant les immigrants musulmans « *non préparés à la vie occidentale, se mariant dans leur communauté, le choc culturel auquel ils sont soumis entraînant leur isolement* ». De tels handicaps font d'eux des proies faciles pour les prêcheurs extrémistes. Ainsi, en 2007, 600 mosquées sur les 1350 de Grande-Bretagne étaient gérées par des Déobandis radicaux. La visibilité nouvelle de l'islam en Europe leur est due, entraînant des réactions négatives, qui amènent « *à réfléchir à des solutions qui accommoderaient les sensibilités culturelles des occidentaux et des musulmans* » (page 171).

Quant aux actions d'Al Qaïda, elles remontent aux années 1980, où en Palestine Abdallah Azzam, Frère musulman, se rendit à Kandahar, au Pakistan où il organisa la résistance à l'invasion soviétique de l'Afghanistan. Son « *bureau des services* » devait faire venir des combattants du monde entier, comme pour la Guerre d'Espagne de 1936. Après son assassinat, sans doute télécommandé par Ben Laden qui avait été son étudiant à Médine, les thèses de son livre Règles du Jihad allaient être transmises par les « *Afghans* » de retour dans leurs pays respectifs. Après une phase au cours de laquelle Ben Laden, de son quartier général pakistanais, dirigeait des attentats urbi et orbi, son effacement puis sa disparition ont conduit les nouveaux dirigeants à adopter une politique de franchisation qäidiste utilisées pour redorer leur blason à des jihadistes yéménites (AQPA) ou maghrébins (AQMI).

À l'envers de cette instrumentalisation politique et belliciste de la religion, trois courants humanistes utilisant les mêmes sources se sont établis tout au long des siècles ; le soufisme confrérique semble avoir été créé par le bagdadien d'origine kurde Abdelqader el Jilani (1077-1166) qui fonda la première confrérie, la Qadiriyya, à laquelle Ibn Arabi, au XIII^e siècle à Damas, ou l'Émir Abdelqader au XIX^e siècle en Algérie, appartenrent. Elle est devenue internationale et a engendré plusieurs filiales indépendantes. L'auteur consacre une courte notice à 13 autres confréries ; il devra enlever la « *Mahdiyya* » du Soudan (XIX^e siècle) qui n'a jamais été une confrérie mais un courant politique (page 251). Le confrérisme contemporain est une forme d'islam porteuse d'une note d'espoir dans un monde qui en a besoin. Il favorise le libre examen et l'ouverture sur l'universel et s'offre aussi comme un



Académie des sciences d'outre-mer

nouveau mode d'engagement social et politique, fait de « *syncrétisme et de compromis* ». Il est essentiellement guidé par le souci de célébrer la dignité humaine et l'épanouissement de la personne.

Le revivalisme, présent aussi bien au nord qu'au sud de la Méditerranée, est défendu par une intelligentsia musulmane moderniste. Ce courant de pensée libéral et rationaliste, éclairé et tolérant, a toujours existé dans l'Islam. Il fut établi par les plus brillants érudits musulmans médiévaux et les soufis, tels Averroès, Avicenne, Al-Hallaj, Ibn Arabi ou Rumi auxquels succèderaient à la fin du XIX^e siècle Al Afghani et Mohamed Abdou, ainsi que des penseurs contemporains tels que Abdelrahman Badawi, Farid Esack, Abdolkarim Soroush, Mohamed Arkoun ou Malek Chebel. Aujourd'hui ces intellectuels transmettent, à travers leurs publications, celles des universités et des O.N.G, des messages destinés à lutter contre l'obscurantisme religieux et l'intolérance. On observe aussi l'émergence d'un courant de libres penseurs plus audacieux dont le but est de remettre en cause les aspects archaïques de la théologie islamique, non sans risques.

M. Meriboute analyse également l'évolution du chiisme ismaélien, dirigé actuellement par l'Imam Karim Agha Khan, connu pour sa contribution intellectuelle (Universités à Londres et à Karachi) et financière à l'humanisme et à la paix dans le monde et par référence à un « *Islam de raison* ».

Du côté chrétien, les Évangélistes que l'auteur estime à 500 millions de fidèles, s'engagent dans la pastorale revivaliste et la conversion des membres des autres religions. Il semble que Salafistes et Évangélistes se partagent le monde sans s'attaquer de front, sûrs les uns et les autres de la supériorité de leur religion sur les autres. Il est particulièrement intéressant de comparer les méthodes employées par ces activistes musulmans et chrétiens.

De copieuses annexes comprennent une biographie du Cheikh africain Hamallah, d'obédience tijanie, un lexique des doctrines islamiques et des fondateurs de confréries, un glossaire de 211 mots arabes et une bibliographie de 300 auteurs (pp. 263-280) en langues anglaise, arabes et française.

Cet épais volume a le mérite de présenter divers aspects de la religion musulmane d'une manière humaniste et érudite. C'est un ouvrage d'honnête homme, bien utile en ces temps d'affrontements idéologiques fondés sur l'ignorance de l'Autre.

Christian Lochon